

LE MOULIN DE KÉRIGUEL

Je le suivis dans l'escalier, me tenant à quelques pas derrière lui et voilant de ma main la flamme de la chandelle.

Mais ces précautions étaient bien inutiles, car dans la pièce il n'y avait plus personne. Le blutier à farine avait été écarté du mur où il était adossé, on l'avait péniblement traîné presque jusqu'au milieu de la chambre. Dans la muraille apparaissait, béant, un trou où l'on pouvait fourrer le bras jusqu'au coude.

— Nous sommes les maîtres, dit Pierre, le vieux est parti.

— Parti ! mais c'est impossible ! Par où ?...

— Par la fenêtre, parbleu !

— Sauter par la fenêtre ! à son âge ! cassé comme il est ! Mais, je te le répète, cela est impossible !

— Dam ! à moins qu'il ne soit parti sur l'aile d'un dragon volant !... Voilà toujours le fusil.

Et pendant qu'il en examinait les batteries et la charge, avec ce soin méticuleux du braconnier qui veut tout prévoir et qui ne risque pas inutilement un coup de plomb, moi, je continuai à chercher, interrogeant chaque recoin, de la fenêtre à la porte.

Lebras avait mis le fusil en bandoulière.

— Quand tu chercherais d'ici demain matin dit-il, il n'y est pas, c'est clair. Après tout, s'il aime la promenade de nuit, nous n'y pouvons rien ; il saura bien rentrer sans nous. Moi, je brûle d'essayer son double zéro. Partons !

Lebras, voyez-vous, est passionnément épris de la chasse. Il faut que tout cède à son goût. Il était si pressé de gagner la rivière, pour aller guetter les canards, que tout le reste n'était plus que secondaire. Mes inquiétudes ne lui parurent point dignes de l'arrêter davantage. Si bien que, me rendant à ses arguments, je le suivis bientôt à travers la campagne.

Nous remontions la rivière, nous tenant à quelques centaines de pas des bords, afin de ne pas effaroucher le gibier qui s'y était abattu.

Une fois à la hauteur de la passée, nous devons nous approcher doucement jusqu'à portée du fusil.

— Chut ! fit Lebras en retenant son souffle ; nous y sommes. Vois tu là-bas, près des roseaux...

Quoique la neige tombât avec beaucoup moins de violence, je ne distinguai rien dans la direction qu'il m'indiquait. Les braconniers ont des yeux de lynx ; quand ils ne voient pas, ils devinent. Au moment où je me penchais pour mieux regarder, j'entendis près de moi un cliquetis de chaîne sur la glace. Je frissonnai instinctivement.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Lebras.

En même temps, les broussailles s'entreouvrirent et un animal se jeta dans mes jambes. C'était Turc qui s'était échappé de sa niche. Sa chaîne, qu'il avait brisée, traînait derrière lui.

— Nous voilà bien ! gromme'a Pierre. Tiens ton chien, morbleu ! et bâillonne le, s'il le faut.

Mais Turc était dans une agitation extrême. Il sautait bruyamment jappait, tournait autour de moi, me léchait les mains, s'en allait d'un air inquiet et revenait me tirer par mon habit.

— Tiens ton chien ! répétait Pierre. Tiens ton chien ! Bah Prrrrt !.....

C'étaient les canards sauvages qui s'étaient levés des roseaux et qui portaient à tire-d'aile vers Coët-froc. Lebras lâcha un coup de fusil hors de portée.

— Voilà de belle besogne, en vérité ! reprit-il mécontent. Nous avons bien besoin de Turc..... Mais qu'a-t-il donc, ton chien ? Il est enragé, Jean ! qu'est-ce que cela veut dire ?

En effet, l'animation de Turc était incroyable ; avec ses dents, avec ses pattes, il s'accrochait à mes vêtements et semblait vouloir m'entraîner du côté opposé à la rivière. Quelques pas que nous fîmes dans cette direction doublèrent encore son empressement. Il paraissait vouloir dire par ses folles caresses que nous l'avions compris.

— C'est égal, murmura Pierre, nous tournons le dos à la passée....

— A chacun son tour, repris-je ; maintenant, c'est à toi de me suivre. Je veux éclaircir ce qui se passe.

Nous marchâmes vivement, quoique le sentier fût difficile à retrouver sous l'épaisse nappe de neige qui couvrait la terre. Au bout de dix minutes nous atteignîmes un petit chemin